



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME  
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2014  
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

1<sup>er</sup> PRIX

MA VIE  
À GÉOMÉTRIE  
VARIABLE

CHRISTIANE DESROSIERS

LACHINE

# – Fais-tu mariner ton saumon?

– Hein?

J'ouvre les yeux et sors des abîmes sans fond où je me noyais. Des rideaux de dentelle masquent mal la fenêtre par où entre la lumière blafarde d'un matin sans soleil. Devant moi, un bouquet de fleurs fanées, juché sur une commode peinte en blanc, dégage une odeur putride. Je referme les yeux. Où ai-je bien pu atterrir?

– Ariane? Tu m'entends? D'habitude, fais-tu mariner le saumon? demande une voix inquiète.

Je reconnais la voix de mon frère Jérémie en même temps que l'envie de vomir me reprend. Je sors du lit comme un projectile. J'ai juste le temps d'arriver à côté de la cuvette de la toilette avant que ne s'évacue ce qui mijote encore dans mon estomac. Lorsque je peux enfin reprendre mon souffle, je me dis que si j'ai trouvé aussi facilement la salle de bain, c'est que je dois connaître l'endroit où j'ai atterri. Je relève la tête et vois Jérémie encadré dans l'embrasement de la porte.

– Ça va? s'inquiète-t-il.

– Qu'est-ce que t'en penses?

Je suis à nouveau prise d'un hoquet. Mais cette fois, rien ne sort de mon estomac malade.

– Tu m'as pas répondu. Est-ce que tu fais mariner le saumon d'habitude? Crois-tu que le poisson était empoisonné? J'en ai mangé et pourtant je suis pas...

– Fous-moi la paix avec ton saumon! Je veux plus jamais entendre parler de saumon de toute ma vie!

J'ai un autre haut-le-cœur. Jérémie ajoute d'une voix navrée :

– Je t'en parlerai plus. Tu veux quelque chose?

Je réprime l'envie de lui dire d'aller se faire voir ailleurs et lui réclame un verre d'eau. Pendant qu'il est occupé à me procurer ce que je lui réclame, je me rappelle que nous sommes arrivés hier à Tacoumna; que nous nous trouvons dans la maison d'été que ma cousine Julie nous a prêtée pour deux semaines; qu'hier soir, Jérémie a décidé d'essayer une recette de saumon mariné que nous avons hélas! mangé, arrosant le tout d'une bouteille de vin blanc; que ce souper devait me consoler de ma rupture avec Louis-André, un professeur du département où je fais mon doctorat, qui a cavalièrement largué la pauvre étudiante en chimie que je suis parce qu'il est marié,

qu'il a des enfants et que sa conscience ne le laisse pas en paix. Je me remets debout tant bien que mal et regarde mon visage fantomatique, encadré de cheveux noirs hirsutes, se refléter dans le miroir avant de l'asperger d'eau fraîche.

– Tu m'as fait peur... je t'ai jamais vue aussi malade! m'annonce Jérémie, l'air piteux, en mettant le verre d'eau fraîche entre mes mains qui tremblent un peu.

Je fais « hum » avant d'avalier prudemment une minuscule gorgée du liquide qu'il vient de m'apporter.

– Je crois que ça va aller maintenant...

Je me dirige vers le salon. Rien qu'à l'idée de sentir à nouveau l'odeur des fleurs pourrissantes oubliées sur la commode de la chambre, je me sens faiblir un peu plus. Je m'étends sur le divan. Devant moi se dessine le fleuve Saint-Laurent que la maison surplombe du haut de son escarpement. Un souffle d'air marin entre par la fenêtre ouverte. Mon verre d'eau entre les mains, je décide que pour aujourd'hui, c'est ici que je vais prendre racine. Une voix derrière moi demande :

– Tu veux mang... euh... non. Laisse faire...

Jérémie retourne dans la cuisine et une odeur de pain grillé, d'œufs frits et de café arrive jusqu'à mes narines. Je ferme les yeux et prie pour que mon estomac me laisse tranquille. Derrière mes paupières closes, je me revois la nuit dernière, marchant de long en large devant la fenêtre du salon, après avoir rejeté la première partie de mon souper. Dehors, dans une espèce de brume, une silhouette noire s'avance sur l'escarpement. Cette silhouette transportait un objet qui me semblait très long. Elle l'a placé sous son bras pour fouiller dans la poche gauche de son pantalon. Puis elle a rebroussé chemin les mains vides et est disparue dans le petit sentier qui suit la rive à contrebas. À moins que cela ne se soit passé avant que j'essaie d'aller dormir... À moins que cela n'ait été qu'un rêve... Tout se confond. Le bruit des assiettes qui s'entrechoquent dans la cuisine s'ajoute aux divagations de mon esprit fatigué. Je n'arrive plus à réfléchir. Et puis, cela n'a pas vraiment d'importance et je décide de ne plus y penser.

Jérémie entre en trombe dans le salon où je tente en vain de m'assoupir.

– Ariane! As-tu vu ça? Il y a deux autos de police qui viennent de s'arrêter un peu plus loin sur la route.

Je n'ai rien vu et je ne veux rien voir.

– Je vais jeter un coup d'œil. Je reviens dans deux minutes.

La porte s'ouvre, puis claque. Au moment où je vais enfin m'endormir, Jérémie entre dans la maison comme un vent de tempête.

– Tu devineras jamais. On a trouvé un cadavre dans le boisé derrière la maison. Dire qu'on vient ici parce que c'est tranquille. Je me demande si on va l'annoncer aux nouvelles. Si Ellie entend cela, elle ne va plus avoir envie de nous rejoindre. Elle est beaucoup trop sensible...

– Je croyais que vous vous étiez disputés...

– Bof! C'était rien...

J'aime beaucoup mon frère Jérémie, mais je pense que c'est un grand naïf. Je crois que sa petite copine Ellie est une emmerdeuse qui cherche les embrouilles et, qu'au contraire, lorsqu'elle va apprendre qu'on a trouvé un cadavre dans le boisé, elle va débarquer plus tôt que prévu.

– Le policier a dit que...

Je déclare à mon frère que je doute que mon estomac nauséux soit prêt à supporter la description de cette macabre affaire et que, pour l'instant, je préfère essayer de dormir un peu.

– Tant pis pour toi! Je retourne dehors.

La porte claque à nouveau et je sombre enfin dans un sommeil réparateur.



Lorsque je refais surface, le soleil a installé ses pénates sur l'horizon et fait danser de petites étoiles sur les vagues qui se fracassent contre les rochers dispersés dans l'anse. Jérémie s'approche du divan comme un chat curieux.

– Comment ça va? T'as dormi tout l'après-midi. J'espère que t'es de meilleure humeur que ce matin!

Je le remercie de s'être inquiété de moi, lui assure que cela va beaucoup mieux et que je vais essayer d'avalier un petit quelque chose. Je me dirige vers la cuisine et Jérémie me propose d'ouvrir une boîte de soupe en conserve. Ma curiosité est revenue avec mon appétit et, entre deux petites cuillérées de soupe poulet et nouilles trop salée, je laisse tomber négligemment :

– Est-ce que tu sais ce qui s'est passé dans le boisé?

J'ai brisé la digue et la rivière déborde. Jérémie lance pêle-mêle qu'un cadavre y a été trouvé, juste derrière la maison; que le corps de l'homme a été transpercé par on ne sait pas quoi; une blessure horrible; que Marie a été interviewée à la radio, oui *notre* Marie, celle qui habite à cinq cents mètres d'ici, qui vient faire le ménage et s'occupe de la maison quand Julie n'y est pas – comme si je ne le savais pas! Qu'elle a déclaré avoir presque fait une crise cardiaque lorsqu'elle a trouvé un homme mort qui gisait à ses pieds; qu'elle n'a pas vu l'arme du crime; de toute façon, elle était sur le point de s'évanouir, comment aurait-elle remarqué s'il y avait une arme, je vous le demande; qu'elle promenait Bob, son chien boxer; celui qui a failli mordre Jérémie l'année passée lorsqu'il est allé chercher Gabrielle, une des filles de Marie, pour aller à la plage et que c'est son chien qu'on aurait dû assassiner; que ce n'est pas l'envie de le faire qui lui manque, mais qu'il n'est pas un gars violent; que les policiers ont vu des traces de pas à moitié effacées menant vers le boisé; qu'est-ce que faisait Marie dans le boisé au petit matin et pourquoi se lève-t-elle aussi tôt? Qu'il y a eu un va-et-vient terrible derrière la maison toute la journée : policiers, journalistes, curieux; qu'il ne sait pas comment j'ai dormi avec tout ce vacarme; que je devrais regarder par la fenêtre; que lui-même est allé près du boisé, qu'il les a vus emporter le cadavre; qu'il est presque dix-huit heures; que nous devrions ouvrir le poste de télé et écouter les nouvelles.

Je n'ai envie de voir personne et surtout pas des quidams défilier derrière la cour. J'avale ma dernière cuillérée de soupe trop salée et retourne m'affaler sur le divan à côté de mon frère. Un jeu-questionnaire insipide se termine et, après nous avoir révélé les derniers dessous de la situation internationale, l'annonceur arrive enfin au sujet qui nous intéresse. Il répète ce que Jérémie m'a raconté, les commentaires sur le chien de Marie en moins : un homme a bien été trouvé dans *notre* petit boisé, mais il aurait été tué dans la cour à bois, derrière la quincaillerie Paquin à l'entrée du village. Le propriétaire a trouvé des traces de sang sur son terrain lorsqu'il est arrivé ce matin. Une des bâches qui recouvrent les piles de bois avait disparu. Il a appelé la police. L'analyse sanguine confirmerait que le sang serait celui du cadavre du boisé. On préfère taire identité de la victime pour l'instant, mais l'homme travaillerait au restaurant Le coin du pêcheur, qui se trouve à côté du nouveau centre d'achat construit à la sortie de l'auto-route 20.

– Pourquoi le mentionner si on ne veut pas que l'on sache de qui il s'agit? Ici tout le monde connaît tout le monde! s'exclame Jérémie.

Je hoche la tête; je suis tout à fait de son avis. On nous montre ensuite le sergent-déetective Lebel avec *notre* boisé en toile de fond.



Une armée de micros identifiés au nom de tous les postes de télévision et de radio du Québec est braquée devant lui. Abandonnés par les politiciens partis courir les barbecues-bénéfice de leurs électeurs, les journalistes n'ont rien trouvé de mieux à faire que de chasser le cadavre en province. Le sergent-détective déclare qu'ils en sont encore à la cueillette des informations et invite les citoyens à rapporter à la police tout renseignement pertinent. Je n'écoute pas la suite, trop occupée à évaluer la largeur des épaules de l'homme sous la veste du complet bleu foncé, à détailler le visage bien découpé, les grands yeux bruns un peu tristes, la bouche ferme et la mèche brune qui tombe au-dessus de l'œil gauche du policier. Pendant quelques secondes, Louis-André a pâli dans mes pensées.



Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Étendue sur mon lit, les yeux ouverts, je suis hypnotisée par la poussière au centre de la flaque de lune sur le plancher. Je suis pourtant allée prendre l'air, j'ai attendu que l'horloge soit arrivée au bout de sa course avant d'aller au lit, j'ai pris une douche et j'ai placé le pot de fleurs pourries à côté de la porte sur la galerie d'en avant, ne me sentant pas le courage de le vider et de le nettoyer. Lorsque je suis allée marcher dehors un peu plus tôt, mes pas m'ont guidée jusqu'au boisé. J'ai vu le ruban jaune entourant la scène du crime et le pauvre planton qui va passer la nuit à surveiller l'endroit comme un aigle perché sur une falaise. De peur qu'on me prenne pour une maniaque assoiffée de sensations fortes, j'ai rebroussé chemin. Maintenant, cette image me hante et je ne peux m'empêcher de penser que la silhouette que j'ai vue se profiler sur l'escarpement la nuit passée était peut-être celle de l'assassin. Quelle heure était-il exactement? Que transportait cette silhouette? Cet objet était-il aussi gros que je le crois? A-t-il été lancé au bas de l'escarpement? Cette silhouette avait-elle vraiment les mains vides lorsqu'elle s'est dirigée vers le sentier qui longe le fleuve?

Mes pensées dérivent vers le chemin qui suit la rive jusqu'au quai du village en face duquel se trouve le restaurant Le saumon bleu. Je m'y vois mangeant – pas du saumon – et buvant du vin sur la terrasse, avec le policier aux yeux bruns, pendant que le soleil descend sur l'horizon et qu'un vent doux caresse nos visages. Mais les policiers ne s'intéressent jamais aux témoins. Je crois avoir lu cela quelque part. À moins que ce ne soit Louise, la technicienne du labo, qui me l'ait dit, une nuit où nous roulions sur une plage qui s'étirait à l'infini, empruntée par des silhouettes noires aux mains pleines de sang qui

dégoulinait dans la mer, où des mouettes aveuglées par les éclaboussures du liquide rougeâtre ouvraient grand la gueule pour en laisser sortir des stylets orangés qui venaient s'enfoncer dans mon œil gauche. J'ouvre les yeux. Un rayon de soleil s'échappe des rideaux mal fermés et se plante sur mon visage. Je regarde le réveil. Neuf heures. Je me lève et, après avoir enfilé ma robe de chambre, file vers la cuisine. Dormir dans cette chambre ne me vaut rien. Fleurs pourries, vomissements, cauchemar. À partir de ce soir, je vais camper dans le salon. Jérémie m'a laissé une note sur la table : *Suis parti ramasser des insectes. J'espère que tu te sens mieux. De retour cet après-midi.* J'ai hâte qu'il finisse ce doctorat! Nous n'aurons peut-être plus de pots de bestioles qui traînent partout dans notre appartement à Québec! Ce serait la fin d'un autre mauvais rêve. J'hésite encore pendant que j'avale mon déjeuner, mais après m'être habillée, je décide de me rendre au poste de police pour raconter ce que j'ai vu sur l'escarpement la nuit où l'homme a été tué.

Je ne suis jamais allée dans un poste de police et mon cœur bat trop fort. Un homme en uniforme me conduit près du responsable de l'enquête et me dit que j'ai de la chance – cela dépend du point de vue où l'on se place – le sergent-détective Lebel allait repartir. Je me retrouve en face du beau grand brun aux yeux tristes et mon cœur s'arrête un instant. Après lui avoir dit que je me nomme Ariane Lachance, je raconte l'ombre sur l'escarpement, l'objet long sous son bras, je m'embrouille en expliquant que cette sombre silhouette a peut-être jeté quelque chose dans le fleuve et qu'elle est disparue par le chemin en contrebas qui longe la rive. Non, je ne sais pas s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Oui, il devait être environ une heure du matin. Son regard triste me donne l'envie de le consoler, en même temps que j'éprouve une impression de malaise. En tapotant son bureau avec un stylo-bille, il me demande :

- Cette silhouette, croyez-vous l'avoir déjà vue avant?
- Je ne sais pas. Je suis en vacances ici. Je ne connais pas tellement les gens du coin.
- Qu'est-ce que vous faisiez debout à cette heure-là?

Je me garde bien de lui raconter que j'avais vomi mon âme en croyant ma dernière heure arrivée et lance négligemment que je faisais un peu d'insomnie. Que lorsque je ne suis pas chez moi, je ne dors pas bien.

- Vous n'habitez pas à Tacoumna?

J'explique en bafouillant que je suis en vacances avec mon frère Jérémie, que nous habitons la maison de ma cousine Julie, celle qui a

des volets et une grande galerie rouge vif – la maison, pas ma cousine – qui se trouve à l'entrée du village et qui surplombe le fleuve et... qu'est-ce qui me prend? Il hausse les sourcils et j'ai l'impression de fondre un peu. Pourquoi est-ce que je lui ai dit que je n'étais pas chez moi? Et s'il essayait de me coller cette histoire sur le dos? Le boisé est tout près de la maison de Julie. Pourquoi est-ce que ce matin je ne me suis pas contentée d'aller lire tranquillement sur le bord du fleuve? Les vacances, c'est fait pour cela. Se reposer. Oublier Louis-André... J'ai envie de partir, même si les yeux du sergent-déetective Lebel sont encore plus beaux que sur un écran de télévision.

- Hum... votre frère, est-ce qu'il a vu la même chose que vous?
- Non. Jérémie dormait. Ce n'est que cette nuit, après avoir écouté les nouvelles hier en fin de journée, que j'ai réalisé que cela avait peut-être de l'importance. Et ce matin, mon frère est sorti avant que je me lève...
- Vous étiez encore insomniaque? dit-il avec un sourire en coin. Vous avez bien fait de venir ici. Il est possible que vous ayez effectivement vu le meurtrier. Je vais aller immédiatement à l'endroit dont vous m'avez parlé. Il y a peut-être des indices.

Il se lève et je fais de même. Lorsque nous arrivons sur le bord de l'escarpement, les patrouilleurs qui nous accompagnent entourent l'endroit que je leur indique de leur grand ruban jaune. Le sergent-déetective Lebel me demande ensuite de m'éloigner. Mais avant que j'aie eu le temps de faire trois pas, il se ravise et me retient par le bras. Il tire une carte de la poche de sa veste.

- Prenez ça. Si vous vous rappelez quelque chose ou s'il y a un problème quelconque, appelez-moi. À toute heure du jour... ou de la nuit, ajoute-t-il d'une voix douce en pressant légèrement mon bras. Et, en passant, évitez de raconter ce que vous avez vu...

Je me retrouve dans la cuisine sans me rappeler comment je suis arrivée là. Ne pas raconter ce que j'ai vu. Je n'avais pas pensé que si c'est l'assassin qui était sur l'escarpement et qu'il apprend que je suis allée raconter cela aux policiers, je serai peut-être sa prochaine victime. Pourtant, je ne voudrais pas que quelqu'un d'autre soit tué parce que j'aurais privé les enquêteurs d'informations. Je me sens affolée. Mais en même temps, j'entends encore la voix douce de Philippe Lebel me dire – j'ai lu son prénom sur la carte qu'il m'a donnée – que je peux l'appeler n'importe quand. Est-ce que je devrais en parler à Jérémie? Il sait être discret quand il le faut. Je sursaute. On marche sur la galerie. On frappe. À travers la porte, quelqu'un m'appelle :

- Ariane! Ariane!

C'est la voix de Marie! Je me retourne et soupire de soulagement. Je suis heureuse de revoir son visage rassurant, son grand corps athlétique et ses cheveux bruns bouclés. Je déverrouille la porte et la fais entrer, en entrevoyant l'enfer que sera ma vie tant que l'assassin sera au large.

- Ma petite Ariane! Je suis tellement contente de te revoir, s'exclame Marie en me plaquant deux becs sonores et affectueux sur les joues. Comment va Jérémie?

Sans attendre ma réponse, elle me raconte son aventure fantastique, trop heureuse de trouver des oreilles complaisantes.

- Tu dois être au courant!

Comment ne le serais-je pas?

- Je suis bien contente de travailler pour ta cousine Julie aujourd'hui! Au village, tout le monde me demande de raconter comment j'ai trouvé le cadavre! Au moins, ici, j'aurai pas besoin d'en parler!

Elle sort des chiffons propres et l'aspirateur du placard.

- J'aurais jamais cru qu'une chose pareille puisse m'arriver! On lit ça dans les journaux... Mais dans la vraie vie... J'te dis, j'ai failli faire une crise cardiaque!

En disant cela, elle s'assoit et met sa main sur sa poitrine avant de se lancer dans le récit du comportement bizarre de Bob, son chien boxer qui, avant-hier soir, s'est mis à japper passé minuit. Elle s'est levée, est allée à la fenêtre et a vu une ombre transporter quelque chose entre les arbres. Il lui semblait avoir déjà vu ce particulier-là quelque part. Reprenant son souffle elle ajoute qu'hier matin, Bob n'a pas voulu manger sa pâtée avant de sortir. Une fois dehors, il s'est mis à tirer sur sa laisse, lui qui est si calme d'habitude, puis il l'a entraînée dans le petit boisé, vers l'endroit où elle avait vu quelque chose de bizarre la veille, et a recommencé à japper, lui qui ne jappe jamais – heureusement que Jérémie n'est pas ici – lorsqu'ils sont arrivés près du cadavre.

- Les animaux ont un sixième sens, tu ne trouves pas?

Je ne réponds rien. Je n'ai pas d'opinion là-dessus, ne m'étant jamais posé la question. De toute façon, Marie enchaîne :

- Je suis retournée à la maison et j'ai téléphoné à la police. C'est le vieux Daniels qui était en service. Celui-là, je l'ai jamais aimé. Une

roche est plus aimable que lui! Savais-tu qu'il est en instance de divorce avec sa femme Esther? Puisque c'est le baptême du bébé de sa fille aînée demain samedi, il va être obligé de la voir. Ça doit être ça qui le rend si malcommode. Il m'a demandé ce que je faisais à côté d'un cadavre, à croire qu'il pensait que j'avais fait exprès d'être là! Je lui ai tout raconté, depuis ce que j'avais vu la veille au soir dans le petit boisé jusqu'au comportement de Bob. Et tout en détail à part ça! On pourra jamais dire que j'ai pas fait mon devoir! Après ça, il m'a reproché d'avoir trop approché du mort avec mon chien, que j'avais détruit des indices. Comme si je savais, moi, qu'il y avait un homme mort à cette place-là. Les policiers sont des brutes, je l'ai toujours dit.

Après avoir prononcé cette sentence définitive, elle reprend son souffle puis ajoute :

– C'est grâce à mon Bob...

Je ne veux plus entendre parler des exploits de Bob et lui demande si elle sait qui est la victime, tout en espérant qu'elle me réponde non et qu'elle aille passer l'aspirateur. J'ai besoin d'un peu de solitude pour mettre de l'ordre dans mes idées. Mais, ce n'était pas la bonne question à poser. Jérémie a raison : dans un petit village, tout le monde sait tout sur tout le monde...

– La victime! Mais, c'est bien simple! Mon neveu Antoine, celui qui étudie au cégep de Rimouski, travaille tout l'été au Coin du pêcheur! Tu sais, le restaurant à côté du nouveau centre d'achat à la jonction de la 20 et du chemin Morel? Ma sœur Hélène m'a dit qu'Antoine lui a raconté que le gars qui a été tué est un dénommé Edouardo Lopez, ou quelque chose comme ça, vu qu'il est le seul à pas s'être présenté au travail hier matin. Antoine a dit que c'est un des nouveaux qui sont arrivés du Mexique y a quatre mois. Antoine a été chanceux de garder sa job parce que les autres qui travaillaient là l'été passé ont pas été réengagés. Vu que le propriétaire a décidé de faire venir des travailleurs étrangers sous prétexte de les engager pour travailler sur sa ferme. Antoine jure que ces gars-là ont seulement le tiers du salaire régulier et que c'est pour ça que les autres étudiants ont perdu leur emploi. Et pis, il paraît que le propriétaire ne les avait même pas encore payés. Après quatre mois... Ça explique pourquoi ma Gabrielle pis ma Zoé ont perdu leur job pis qu'elles sont obligées de rester travailler à Rimouski. Les étrangers, y en vient de partout pour nous voler nos jobs. Qu'est-ce qu'on va devenir nous autres? Y en a combien qui vont se faire mettre dehors à cause de ça? Ça fait rien que commencer. Rappelle-toi de ce que je te dis! Et pis les propriétaires sont tous pareils. L'argent! Toujours

l'argent! Sur le dos des autres! Qu'ils viennent d'ailleurs ou d'ici. Dire que mon Michel pis moi on a travaillé honnêtement toute notre vie. Mon Michel y est encore obligé de partir tout le temps pour piloter les bateaux qui entrent dans le fleuve! C'est pas une vie pour une femme. Le mari toujours parti, les filles qui reviennent pas...

Puis, revenant au propriétaire du Coin du pêcheur :

– Y'a rien qu'à voir le château où y habite. C'est pas assez d'avoir Le coin du pêcheur, la ferme, pis d'avoir fait construire cette horreur de centre d'achat qui détruit le paysage! La grosse cabane en face du quai, proche du Saumon bleu, c'est à lui ça! Juste à côté de l'église en plus.

Je me demande pourquoi c'est un plus d'habiter à côté de l'église. Mais il est vrai que je ne suis pas de la même génération que Marie. Pour elle, cela doit constituer une fin en soi. Elle soupire, se lève, empoigne les chiffons propres et l'aspirateur.

– C'est pas tout. De bonne heure à matin, un des policiers qui était là hier est venu me voir chez moi pour me poser encore des questions. Je lui ai répété exactement ce que j'avais raconté à Daniels. Comme si j'avais rien que ça à faire, moi, répondre deux fois aux mêmes questions! Je pouvais toujours bien pas lui en dire plus que ce que j'ai raconté à Daniels. Et pis, c'est pas ça qui va le ressusciter leur cadavre!

Elle s'arrête un moment, puis ajoute sur un ton moins rude :

– Il était pas en uniforme celui-là. Un sergent je-sais-pas-quoi. Un grand brun qui faisait le beau. Encore un autre qui se prend pas pour n'importe qui. Un peu fendant, je dirais. Un drôle d'air pour une police...

Me sentant attaquée, je sors de mon mutisme.

– Il n'a pas l'air fendant du tout!

– Quoi? Tu lui as parlé?

– Je... non. C'est à la télé. Je l'ai vu à la télé hier soir en écoutant les nouvelles avec Jérémie.

Marie continue sans sembler mettre en doute ce que je viens de dire.

– Ben, en personne c'est pas pareil. Bon, j'aime bien ça t'écouter, mais j'avais dit à ta cousine Julie que j'aurais fini le ménage avant votre arrivée et l'autre jour, j'ai pas eu le temps de faire ta chambre.

Autant en finir aujourd'hui, ajoute-t-elle en disparaissant dans le couloir.

Je sais maintenant pourquoi il y avait des fleurs en décomposition sur la commode et autant de poussière sur le plancher.

Au moment où Marie sort de la cuisine, je m'avise pour la première fois que, de dos, avec ce t-shirt trop grand, cette carrure athlétique, ces cheveux courts et foncés, on pourrait bien la prendre pour l'ombre sur l'escarpement.



Au début de l'après-midi, pendant que je prépare des sandwiches, Jérémie rentre de son escapade avec une flopée d'insectes tous plus dégoûtants les uns que les autres et son carnet de notes bien rempli.

– Tu te sens mieux?

Je fais oui de la tête et lui raconte ce que Marie m'a révélé à propos de la victime, des employés étrangers floués et sous-payés, des mises à pied des gens du coin, me gardant de mentionner ma visite au sergent-détective Lebel. Jérémie, qui a beaucoup de conscience sociale, s'en désole.

– T'es sortie? s'informe-t-il. T'as vu? Il y a encore les policiers de l'autre côté de la route. Ils ont trouvé une bâche accrochée dans les roches et un piquet en métal sur le bord de la plage. C'est peut-être l'arme du crime. J'espère que ça va pas durer trop longtemps. Sinon, on va avoir de drôles de vacances!

– Oui. J'ai vu. Je suis allée marcher un peu autour de la maison.

– Avec du rouge à lèvres et ta robe neuve...

– Pourquoi pas?

Je dépose sur la table les sandwiches que je viens de préparer et me dirige vers le salon.

– Prends pas ça comme ça! Je voulais juste te taquiner... Allez! Viens manger!

– J'ai plus faim. Je me sens un peu fatiguée...

Je m'installe sur le divan avec le roman que je n'ai pas terminé. J'essaie de lire, mais j'en suis incapable. Je souhaiterais rester ici et que

plus rien ne bouge autour de moi. Si je le pouvais, je retournerais des semaines en arrière...

Le cellulaire de Jérémie sonne. Après quelques minutes, il m'annonce, la bouche encore à moitié pleine du sandwich qu'il était en train d'ingurgiter, qu'Éllie vient d'avoir une crevaision un peu avant l'Islet avec la voiture de sa mère. Elle ne veut pas l'appeler pour le lui dire. Elle voudrait que Jérémie aille la rejoindre.

– Quoi? Maintenant? Je veux pas rester toute seule avec un meurtrier dans les parages!

– Pourquoi est-ce qu'il s'en prendrait à toi? T'es pas un travailleur étranger. Je serai parti seulement quelques heures. Barre les portes. Je reviens avec Éllie le plus vite possible. Si t'as trop peur, appelle Marie.

– Mais...

Jérémie est déjà parti. Ils ont beau passer le plus clair de leur temps à se disputer, lorsqu'Éllie l'appelle, il n'y a rien pour le retenir. Je le suis sur la galerie et le regarde monter dans la voiture. Par la fenêtre de la portière, il me fait un signe de la main et disparaît dans le tournant. Je cours verrouiller portes et fenêtres. La peur au ventre, sans moyen de transport et ainsi barricadée, combien de temps vais-je tenir?



Jérémie m'a envoyé un texto pour m'informer que – c'était à prévoir – cela serait un peu plus long qu'il ne l'avait cru, mais qu'il allait revenir le plus vite possible. La soirée s'est passée sans qu'il donne de ses nouvelles. Je suis restée toute la nuit dans le salon, étendue sur le divan à regarder les poutres du plafond; somnoler; me levant régulièrement pour m'assurer que toutes les issues étaient bien fermées; vérifiant cent fois que mon cellulaire et le numéro de téléphone du sergent-détective Lebel étaient à côté de moi; me demandant mille fois à qui appartenait la silhouette que j'ai vue sur le bord de l'escarpement. Silhouette d'homme ou de femme? Je revois Marie sortant de la cuisine, avec ses manières débonnaires, sa grande carcasse de femme forte et ses cheveux courts. Pourrait-elle tuer? Qu'est-ce qu'on sait vraiment sur le compte des autres? À part le fait qu'elle a son franc-parler et un système d'information assez efficace pour faire rougir de honte la CIA, pas grand-chose. Quelles sont ses motivations, ses

peurs? Pourrait-elle se débarrasser par dépit de travailleurs qui prennent la place de ses filles? Est-ce suffisant comme mobile? Je divague. Lopez doit avoir été tué par son patron, ou bien par un employé qui a perdu son travail, ou bien par un des autres nouveaux arrivants, ou bien... Mais, ce large dos...

Je prends une douche et me prépare du café et des œufs. Je n'ai rien mangé depuis que Jérémie est parti hier après-midi. J'ouvre la radio et écoute de la musique. J'avale mon café et mes œufs et me sens un peu mieux. Mais, l'après-midi n'en finit plus. Je tourne en rond comme un insecte qui cherche à sortir d'un pot; ouvre et ferme la télévision; tire les rideaux pour savoir si des curieux errent encore sur la route; essaie de lire; regarde ma montre pour la centième fois. Que fait Jérémie? Je compose son numéro. Pas de réponse. Je lui laisse un texto où je lui demande me contacter le plus vite possible. Je regarde à nouveau ma montre. Dix-huit heures. J'ouvre la télévision. Encore des nouvelles internationales. Je me fiche de savoir que l'Ukraine a un nouveau président ou que des hommes armés se sont emparés de Mossoul. Je n'en ai rien à faire des habitants d'un nouveau développement sur l'île de Montréal qui n'ont pas de rues pavées ni de service d'électricité adéquat depuis deux ans. La seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir ce qui se passe à Tacoumna.

Enfin, la journaliste qui interviewait le sergent-détective Lebel il y a deux jours apparaît, postée devant l'escarpement : « ... c'est ici, derrière moi, qu'on a retrouvé le piquet de métal qui aurait servi à tuer le travailleur étranger et la bâche qui aurait enveloppé son corps lors de son transport dans le boisé où il a été découvert. Des témoins, habitant près de ce boisé, auraient vu quelqu'un se promener près de l'escarpement la nuit du meurtre. Les policiers continuent leur trav... » Est-ce que cette fille sait ce qu'elle est en train de faire? Si le meurtrier écoute les informations, il ou elle sait maintenant que quelqu'un habitant dans cette maison l'a vu! Je me découvre des instincts meurtriers; s'il ne s'agissait pas d'une image dans un écran, je lui crèverais les yeux! Lorsqu'elle en a terminé, elle lance d'un ton suffisant : « Mylène Desharnais, Radio-Canada, Tacoumna. »

Je ferme le poste de télévision et m'effondre sur le divan. Est-ce une tactique du sergent-détective Lebel pour tendre un piège à l'assassin? Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé? On frappe à la porte de la cuisine. Comme hier midi, j'entends Marie qui m'appelle. Je n'ai pas envie de la laisser entrer. Est-ce que je crois vraiment que Marie est une meurtrière? Tant que je suis barricadée, je suis en sécurité. Qu'est-ce qui me prend? Je maudis Louis-André. S'il ne m'avait pas laissée, Jérémie et

moi n'aurions pas devancé nos vacances; nous n'aurions pas été là lorsque cet homme s'est fait tuer; je ne serais pas enfermée ici à trembler en pensant à l'assassin qui rôde peut-être autour de la maison. Je téléphone encore à Jérémie. Pourquoi est-ce qu'il ne répond pas?



Marie en a eu assez de frapper à la porte et elle est repartie. Je me répète : « Respire, respire ». Ce n'est pas le moment de céder à la panique. Je ne suis pas très fière de moi. Pour me justifier de n'avoir pas fait entrer Marie, j'essaie de me convaincre que je veux seulement être prudente. Je refais le tour de la maison pour m'assurer que tout est en ordre. Puis, j'appelle le sergent-détective Lebel.

– C'est vous? On a annoncé à la télé...

– Ne vous inquiétez pas... Je...

– Ne pas m'inquiéter! Le meurtrier sait que je l'ai vu et vous me dites de ne pas m'inquiéter! Est-ce que c'est une de vos tactiques? Vous m'avez rien dit. Vous avez pas le droit de fai...

– Voulez-vous me laisser finir! Je n'ai rien dit aux journalistes. Le sergent Daniels est posté près de chez vous. Si quelque chose de pas normal se produit, il va pouvoir vous aider et me contacter aussitôt. Je vais aller vous voir bientôt.

Je m'approche de la fenêtre et tire le rideau.

– Je vois pas de policier devant ma maison!

– S'il fait bien son travail, vous ne le verrez pas.

– Si vous avez rien dit, comment les journalistes ont su?

– Allez savoir comment ils apprennent tout ce qu'ils racontent! Ne vous inquiétez pas. Je vous contacte bientôt.

Ne pas m'inquiéter. Pour lui, c'est facile à dire.

Et toujours pas de nouvelles de Jérémie. Aussitôt qu'il rentre avec la voiture, on fait les bagages et on fiche le camp d'ici.



Le soleil va bientôt se coucher. Je ne me sens pas le courage de passer une autre nuit dans cet état. Que fait Jérémie? Où est le sergent-déetective Lebel? Où est Daniels? Que fait l'assassin? Et moi, que puis-je faire? Attendre. Encore. Le téléphone sonne.

- Ariane? C'est toi?
- Jérémie! Enfin! Où est-ce que t'es passé?
- Je suis encore à l'Islet. Éllie a décidé de retourner à Montmagny. J'arrive bientôt, annonce-t-il d'une voix morne.
- Elle ne vient pas passer la fin de semaine avec nous?
- Non. Je t'expliquerai tantôt. Je sais pas si t'as essayé de me joindre, mais mon cellulaire était déchargé. Je t'appelle d'une cabine publique. Comment tu vas?
- Aussi bien que possible. Dans les circonstances...  
N'y tenant plus, je déballe tout :
- As-tu écouté les nouvelles?
- Ben... non. J'ai pas vraiment pu...
- Le meurtrier sait que je l'ai vu la nuit du meurtre. L'idiote de journaliste l'a annoncé...
- Hein? Qu'est-ce que tu racontes?
- Je l'ai vu la nuit où j'ai vomi. Sur l'escarpement... J'ai raconté à la police... Oh! Jérémie, je sais plus quoi faire!
- T'as vu le meurtrier! T'es allée voir la police? Tu m'as rien dit!
- Je veux que tout ça finisse! Jérémie, pourquoi est-ce qu'on est venu ici?
- Tu le sais aussi bien que moi! Bon, sois prudente, j'arrive le plus vite possible. À tantôt!

Et voilà! Je ne suis pas plus avancée. Attendre! Encore attendre! De longues minutes s'écoulent. Il y a des craquements sur la galerie. On frappe à la porte d'en avant.

- Mme Lachance? Vous êtes là?

C'est la voix du sergent-déetective Lebel. Il répète d'un ton impératif :

- Mme Lachance. C'est moi, Lebel. Ouvrez!

J'ouvre la porte toute grande. Philippe Lebel est devant moi. Il se dessine comme une ombre géante devant les restes du jour qui disparaît.

- Laissez-moi passer!

Il me bouscule presque. De la main gauche, il tient encore son cellulaire qu'il vient de fermer. Sa cravate entoure sa main droite. Du sang a maculé le poignet de sa chemise et son veston bleu foncé. Il jette son cellulaire sur la console placée près de la porte de la cuisine et y entre avec l'aisance d'un familier des lieux.

- Qu'est-ce qui vous est arrivé?
- Rien. Allez me chercher une serviette propre.
- Avez-vous du nouveau?

D'un ton dur, il répète :

- Allez me chercher une serviette propre!

Un vague malaise m'envahit. Je me dirige vers le buffet où Julie laisse des serviettes pour la cuisine et je reviens sur mes pas pour lui apporter ce qu'il m'a demandé. Il est face à l'évier et fait couler de l'eau sur sa main blessée. Je le vois de dos pour la première fois. Il lève son bras droit et place sa cravate ensanglantée sous ce même bras en utilisant sa main gauche, puis met cette dernière dans sa poche de son pantalon pour y chercher quelque chose. Où ai-je déjà vu quelqu'un faire ce geste-là?

Les meubles, le comptoir, les fenêtres, la porte disparaissent de mon champ de vision. Il ne reste, au centre d'un grand halo noir, que le dos du sergent-déetective Lebel. Il ne reste que le dos de l'homme que j'ai vu sur le bord de l'escarpement la nuit où Edouardo Lopez a été tué, et à qui j'ai raconté que je l'avais vu en train de jeter quelque chose dans le fleuve la nuit du meurtre. Il ne reste que l'assassin que je viens de faire entrer dans la maison où je suis seule. Dans une espèce de brouillard, je me vois lui donner la serviette qu'il m'a demandée, et pendant qu'il nettoie l'évier maculé de sang, je recule lentement vers le salon. Sur la console, le cellulaire se met à vibrer, mais Lebel est trop occupé pour y prêter attention. J'ai le temps de voir défiler un texto sur le haut de l'écran : [ital Mylène : D'accord. À la même place qu'hier soir. Onze heures]. Mylène. Comme dans : « Mylène Desharnais, Radio-Canada, Tacouma »? Il y a des courts-circuits dans mon cerveau fatigué. Il m'avait pourtant affirmé n'avoir rien dit aux journalistes. Je recule lentement vers la porte. Dehors, je trouverai peut-être le sergent Daniels et... le sergent Daniels... Cela ne va pas non plus! Nous sommes samedi. Marie m'a dit qu'il devait aller au baptême de son petit-fils. Il n'y a personne dehors. Jérémie n'arrivera pas avant une heure. Je suis seule avec l'assassin.





J'ouvre doucement la porte et sors sur la galerie. Le soleil est couché pour de bon. Il ne reste, au loin, que les lumières du village. Mes pieds se prennent dans un gros câble et j'entends le bruit métallique que fait un crochet qui tombe sur le sol dallé; je manque de m'affaler par terre; le pot de fleurs pourries que j'ai oublié là se renverse et se casse; Lebel crie :

– Qu'est-ce que vous faites?

Un câble, un crochet! A-t-il l'intention de me pendre? Je fonce droit devant moi. J'entends Lebel crier :

– Ariane! Attendez!

Il peut bien s'époumoner, je ne me laisserai pas prendre une autre fois au regard de ses grands yeux tristes.

– ...ttendez!

Le son de sa voix s'affaiblit. Je m'arrête, à bout de souffle. Embusquée derrière un buisson, j'écoute les battements désordonnés de mon cœur qui se mêlent au chant des grillons, au vent dans des arbres, au bruit du ressac. Je ne veux pas mourir. Pourquoi existe-t-il des Lebel de par le monde? Je ne l'entends plus m'appeler. M'épie-t-il? Je ne peux pas rester cachée là. Où aller? C'est la maison de Marie qui est le plus près de la nôtre. Marie que j'ai crue coupable parce qu'elle est grande et a de larges épaules. J'aurais dû me rappeler qu'elle a raconté à Lebel avoir vu un homme se diriger vers le boisé. Je devais être devenue folle! Je me remets en marche. La maison est plongée dans le noir. Je frappe à la porte. Pas de réponse. Je frappe encore et pousse le battant qui s'ouvre en grinçant. Une plainte lugubre provient du salon. J'allume la lumière. C'est Bob. La bête, une de ses pattes placée dans un angle anormal, est allongée sur le tapis, la tête posée sur les jambes de sa maîtresse. Le grand t-shirt de Marie est maculé de sang. À côté d'elle se trouvent un grand couteau de cuisine et des gants de jardin rougis. Lebel est passé par ici. Je fais un pas vers Marie. Je veux savoir si elle est toujours vivante. Je n'en ai ni la possibilité ni le temps. Bob gronde. Lebel a suivi ma piste.

– Je savais que je vous trouverais ici.

Bob se soulève péniblement, jappe et gronde tour à tour. Je me retourne.

– Tout doux, tout doux...

Lebel n'ose pas s'approcher à cause de Bob qui le menace, malgré sa patte en mauvais état. Il tire son cellulaire de sa poche et alerte ses collègues. Je voudrais fuir, mais il me barre le passage.

– Vous ne vous en tirerez pas comme ça. Mes hommes ne vont pas tarder à me rejoindre.

– Si vous parlez de Daniels, il n'arrivera pas vite. Il est au baptême de son petit-fils.

– C'est vrai. Maudite petite ville! Mais, il n'y a pas que Daniels.

– Si vous me tuez moi aussi...

– Qui vous parle de vous tuer? J'arrête la meurtrière de Marie Côté. Je viens de vous trouver près d'elle. Vous portiez des gants et aviez un couteau à la main lorsque je suis arrivé.

– Vous savez très bien que c'est vous qui l'avez tuée avant de venir chez moi. Puis, vous vouliez me pendre. Votre main, c'est son chien qui l'a mordue?

Il masse sa main droite enveloppée dans la serviette de Julie. Agacé, il répond :

– Vous dites n'importe quoi. Je n'ai pas été mordu.

Il perd un peu son sang-froid. Bob menace toujours. J'essaie de gagner du temps.

– Comment vous allez expliquer le fait que vous vous trouviez ici?

– Je vérifiais un indice pas loin d'ici. J'ai entendu des cris. Je suis venu voir ce qui se passait.

– C'est vous qui étiez dans le boisé et sur le bord de l'escarpement. Marie et moi on vous a vu! Vous vouliez faire disparaître deux témoins gênants.

– Ce sera ma parole contre la vôtre. J'ai les moyens d'arranger les choses à ma manière, vous savez.

Pendant cette conversation irréelle où Bob a continué à japper, je me suis dirigée lentement vers la fenêtre. J'ai l'idée un peu folle que je pourrai peut-être l'ouvrir et m'enfuir par là, que Jérémie finira par arriver. Lebel sourit méchamment.

– Vous ne sortirez pas par la fenêtre, ma petite demoiselle. Et votre cher petit frère n'est pas là. Je l'ai vu repartir hier. Et je sais qu'il n'est pas revenu de l'Islet.



– Comment...

– J'ai mes sources. D'ailleurs, mes hommes arrivent.

Cette fois, il dit vrai. Le bruit des sirènes s'enfle puis s'arrête. Des portes de voiture claquent. Deux policiers entrent, suivis d'hommes en civil qui tentent de s'approcher de Bob.

– Laissez ce chien tranquille!

Lebel leur fait signe de la tête. Les hommes en uniforme m'empoignent et me passent les menottes. Je me débats et crie :

– Vous vous trompez de coupable!

Mes protestations ne servent à rien. Les deux policiers m'emmènent vers leur voiture. Lebel y monte avec nous. Au moment où les ambulanciers entrent dans la maison de Marie, nous démarrons.



Il me semble que je suis dans ce bureau depuis des heures. Lebel est assis en face de moi. Sa main blessée cachée sous la table, il me répète encore que j'ai tué Marie Côté; que je lui aurais dit l'avoir vue sur l'escarpement le soir du crime; que je lui demandais de l'argent pour acheter mon silence. Nous nous serions disputées et cela aurait mal tourné. Comme s'il avait pu lire dans mes pensées; savoir que j'avais soupçonné Marie. Je suis épuisée. Il serait tellement plus facile d'acquiescer. On me laisserait peut-être aller dormir. Mais comment aurais-je pu me disputer avec une femme qui ne me laisse jamais placer un mot? Je continue à nier. Au grand désespoir de Lebel qui perd de plus en plus patience.

Une grande femme blonde, aux yeux cachés par de petites lunettes rondes, entre et demande à Lebel de la suivre. Au bout d'un temps interminable, elle revient s'asseoir en face de moi.

– Je suis la sergente-détective Judith Morin. Nous allons reprendre depuis le début...

Pourquoi? Que devient Lebel? Va-t-elle me croire? Je n'ai pas le choix. Je recommence à raconter mon histoire. Elle m'écoute patiemment puis m'annonce :

– Vous pouvez partir.

– Je ne suis plus accusée de meurtre?

– Marie Côté n'était pas morte. Elle a pu nommer son agresseur.

Marie n'est pas morte! Je bénis le ciel. Quoi que soit le ciel...

– Mais ne quittez pas Tacoumna pour le moment. Nous allons avoir encore besoin de vous.

Je me dirige vers la sortie comme une somnambule. Jérémie est là.

– Tu aurais pu m'apporter des oranges! C'est pas ça qu'on donne aux prisonniers?

– T'as vraiment envie de faire des blagues dans un moment pareil?

Je fais non de la tête et fonds en larmes sur son épaule. Jérémie m'emmène vers la voiture. Lorsque je reprends mes esprits, il sort de son mutisme :

– Tu vas m'expliquer maintenant? J'arrive. J'apprends que tu es arrêtée pour meurtre! Pendant que je me démerde pour te trouver un avocat, on me dit que je ne peux pas entrer dans la maison parce que des policiers y cherchent des indices.

– J'ai été piégée par ce maudit policier... Il voulait m'accuser du meurtre de Marie.

– Comment tu t'es mise dans un pétrin pareil?

Je raconte tout à Jérémie, depuis la nuit où j'ai été malade jusqu'à mon interrogatoire par Lebel.

– T'aurais pu me faire confiance... Je suis ton frère après tout! Tu sais bien que je j'aurais rien fait pour te mettre en danger...

– Je sais.

– T'aurais pu venir avec moi à l'Islet...

Je hausse les épaules.

– Pourquoi elle est pas avec toi, Éllie?

– À cause du cadavre trouvé près de la maison, elle a décidé que la crevaision était un signe qu'elle ne devait pas venir à Tacoumna.

Un signe. Pourquoi est-ce que cela ne nous est pas arrivé, à Jérémie et à moi? Je soupire et demande :

– Et ça vous a pris plus de vingt-quatre heures pour changer un pneu et régler ça.

– Ben, elle voulait pas appeler sa mère et lui dire qu'elle avait crevé un pneu de sa précieuse voiture. Elle avait pas de pneu de rechange. On a dû trouver un garage. Le mécanicien nous a dit qu'il y avait aussi un problème avec la roue. La pièce était pas en stock. J'ai



voulu la ramener ici dans ma voiture, mais elle ne voulait pas. On a loué un petit motel miteux et de chicane en chicane... En fait, on a cassé... Le pneu réparé, elle est retournée à Montmagny.

– Ouais...

Nous sommes rentrés. Les policiers nous ont laissé récupérer la maison. Julie vient d'y arriver. Elle s'inquiétait pour nous. Elle se demande maintenant pourquoi le pot de mayonnaise avarié, qu'elle avait oublié sur le comptoir il y a trois semaines, s'est retrouvé dans le réfrigérateur. Elle avait pourtant appelé Marie pour lui demander de le mettre à la poubelle. Nous avons alors compris que le saumon mariné n'était pas la cause de mes malaises. La mayonnaise mélangée à ma salade m'avait rendue malade et tenue éveillée une partie de la nuit. Jérémie, lui, n'en mange jamais.

J'ai dormi des heures puis, le soir, nous sommes allés voir Gabrielle et Zoé. Elles rentrent tout juste du centre hospitalier de Rivière-du-Loup où elles ont passé la journée avec leur mère. Michel, lui, a abandonné ses bateaux et ne bouge plus du chevet de sa Marie. Cette dernière leur a raconté que la dernière chose qu'elle se rappelle, c'est Bob sautant sur Lebel. Ensuite, ni Lebel ni moi n'avons pu vérifier si elle était vivante. Sans Bob pour le tenir en respect, Marie et moi serions mortes toutes les deux. C'est aussi par Gabrielle et Zoé que nous apprenons que le propriétaire du Coin du pêcheur est le frère du sergent-déetective Lebel. Nous commençons à comprendre...

Bob a été ramené chez lui avec un énorme bandage à la patte. Il est resté couché silencieusement aux pieds de Jérémie toute la soirée. Dire que jusqu'ici, l'homme et le chien n'avaient jamais pu se sentir. C'est à n'y rien comprendre.

Nous rentrons à la maison en silence en admirant les étoiles et en respirant l'air salin. Je devrais être heureuse d'être encore en vie, pourtant je me sens désespérée.

– J'ai eu tout faux Jérémie. Je croyais qu'Éllie voudrait voir les lieux du crime, que Marie était une criminelle, que le saumon était avarié, et j'ai fait confiance à un policier corrompu.

– Comment t'aurais pu savoir? Et puis, c'est le portrait tout craché de Louis-André...

– Ah oui? Tu trouves?

– Fais pas l'hypocrite... Je te connais depuis trop longtemps... J'ai bien remarqué le rouge à lèvres, la robe neuve, et je me demandais quelle raison t'avais inventée pour le voir... Si j'avais su...

– Pour qui tu me prends? Et puis, il ne ressemble pas à Louis-André. Lebel a les dents croches et des pellicules.

– Tu l'as approché d'assez près pour savoir ça...

Je regarde mon frère d'un œil noir.

– Je te taquine. Ça sert à rien de te raccrocher à Louis-André. Tu vaux bien mieux que lui. J'ai toujours pensé que c'était un faux jeton et qu'il te faisait marcher...

Je hausse les épaules et accélère le pas. Je pourrais lui demander comment un gars qui passe son temps à se disputer avec sa petite amie peut donner des leçons. Mais, pour ce soir, je préfère ne plus discuter de quoi que soit.



Deux jours plus tard, nous sommes autorisés à visiter Marie, à condition de ne pas la fatiguer. J'apporte un immense bouquet de fleurs. Elle reprend du poil de la bête. Elle me demande pourquoi je n'ai pas répondu à la porte lorsqu'elle est venue me voir. Après avoir regardé les nouvelles, elle avait pensé que ni l'une ni l'autre ne devions rester seules. Honteuse, je bafouille que j'étais endormie. Elle écoute à peine ma réponse et nous raconte que, mis devant les faits, Lebel a craqué. Il a avoué que son frère l'avait mis au courant de sa dispute avec Lopez. Lorsque ce dernier a voulu voir un policier, Lebel lui a demandé le rencontrer dans la cour à bois. Il espérait arranger les choses discrètement, protéger les intérêts de son frère et lui éviter des problèmes avec le gouvernement. Lopez s'est rendu au rendez-vous, mais n'a rien voulu entendre. La discussion s'est envenimée et Lebel a raconté avoir tué Lopez accidentellement en voulant se défendre. Pris de panique, Lebel a enveloppé le cadavre dans une bâche trouvée dans la cour à bois et l'a transporté dans le boisé. Il a tenté de masquer ses empreintes de pas et a jeté le piquet et la bâche dans le fleuve. Puis, apprenant qu'on l'avait vu, il a imaginé en catastrophe un scénario qui a mal tourné pour se débarrasser des deux témoins.

– Dire qu'il voulait qu'on pense que tu me croyais coupable et que tu me faisais chanter, puis que tu t'étais pendue par désespoir de m'avoir tuée. Ça a pas de bon sens! Je sais que t'aurais jamais pensé ça de moi.

Je sens le sang se retirer de mon visage. Jérémie me jette un coup d'œil en coin. Marie continue :

– Et puis, c'est grâce à Bob que la lame du couteau qu'il allait me planter dans le cœur a dévié. Il paraît qu'il s'en est fallu de presque rien... Et des analyses de laboratoire ont prouvé que c'était bien *mon* chien qui l'avait mordu. Une chance que mon Bob était là...

Nous l'écoutons vanter les exploits de son chien. Ni Jérémie ni moi n'avons le courage de la priver de ce plaisir. Je demande ensuite à Marie comment elle a appris tout cela, étendue sur son lit d'hôpital.

– C'est Esther. Elle a recommencé à parler à son mari depuis le baptême de leur petit-fils. Le vieux Daniels est pas si pire que ça...

Elle soupire, puis ajoute :

– Qu'est-ce que tu faisais debout la nuit du meurtre?

– Je pouvais pas dormir. J'avais mangé quelque chose qui m'a rendu malade. De la mayonnaise.

– Oh! Je savais pas...

C'est la première fois que j'entends Marie dire qu'elle ne sait pas quelque chose. Elle reste silencieuse et ferme les yeux. Nous partons.

Les choses ne vont jamais dans le sens que l'on imagine. La vie est un objet à géométrie variable. Lopez n'est plus là pour en convenir. Lebel y réfléchira en attendant son procès. Moi, je ne pourrai plus jamais voir Louis-André sans penser à celui qui a voulu me tuer. J'essaierai d'accepter le monde tel qu'il est : mouvant et incertain.

